

ETHNICITÉ DE LA FRONTIÈRE CHEZ HÉRODOTE ET DANS LE TERRITOIRE DE POSEIDONIA-PAESTUM: PROBLÈMES D'APPLICATION D'UN CONCEPT

Airton **POLLINI**

Université de Paris X, Nanterre
Boursier du CNPq, Brésil.

Avant propos: Je remercie P. P. Funari et R. S. Garraffoni pour l'invitation à publier ce travail dans le numéro spécial dédié à l'archéologie brésilienne. En tant que doctorant brésilien en France je me sens très honoré d'être parmi les auteurs choisis.

Je tiens aussi à souligner ma reconnaissance à l'appui et à l'encouragement de A. Rouveret et de P. P. Funari, ainsi que leur esprit critique duquel je m'inspire. Ce travail a été réalisé avec le concours financier du CNPq.

Introduction:

La force, mais aussi la faiblesse, de l'archéologie classique repose sur sa pluridisciplinarité. Une étude complète doit tenir compte d'un ensemble de données, dont les spécialistes se divisent entre archéologues, historiens, philologues, historiens d'art et anthropologues, pour se tenir aux domaines essentiels. Cette étude essaie de combiner l'analyse théorique d'un concept – forgé au départ par des anthropologues et emprunté ensuite par les archéologues – avec l'examen d'une source littéraire (Hérodote) et avec l'observation des données archéologiques du terroir de Poseidonia-Paestum. Le traitement de nombreuses disciplines simultanément empêche l'auteur de développer en profondeur les sujets qu'il discute ; mais, en revanche, cette méthode rend possible une analyse globale, nécessaire pour comprendre le thème étudié. De la même manière qu'Hérodote ne faisait pas la différence entre histoire, géographie et ethnologie, nous croyons à l'importance d'élaborer une méthode qui englobe l'ensemble des données, même si elles restent à un niveau plus superficiel.

Le but de ce travail est, en premier lieu, de « s'approprier » d'un concept largement utilisé par le monde anglo-saxon : cela veut dire que nous efforçons de présenter le concept pour ensuite l'appliquer à deux cas d'étude précis, un littéraire et l'autre archéologique. Le second point d'analyse est la pertinence et surtout les limites d'application d'un concept théorique à des cas pratiques. Ce travail comprend donc trois parties : la première consiste à présenter un bref récapitulatif de l'évolution du concept d'ethnicité tel qu'il est utilisé en archéologie. La deuxième partie porte sur quelques passages des *Histoires* pour essayer d'établir les critères d'Hérodote pour l'identification de frontière, qu'elle soit territoriale ou ethnique. En dernier lieu, nous montrons la difficulté d'identification d'une ethnie dans un contexte de frontière d'une cité coloniale grecque.

1. Ethnicité:

Pour traiter le sujet de définition d'ethnicité et pour retracer une brève historiographie de ce concept, nous utilisons la synthèse de S. Jones, publiée en 1997 . A travers une étude historiographique de la notion d'ethnicité, son but était de montrer les influences et conséquences politiques qui indiquent le besoin d'une analyse simultanée de l'ethnicité (et la construction de l'identité) dans le passé et dans le présent. Selon l'auteur, nous devons observer à quel degré la construction d'une certaine ethnie est le résultat d'une position politique prise au moment de la recherche. L'auteur montre, tout au long de son livre et dans toutes les époques qui peuvent être analysées, comment la théorie, la méthode et les résultats d'une recherche sont influencés par la politique. La conclusion de S. Jones est qu'il

n'existe pas de données factuelles et neutres et que toutes les recherches ont une nature politique implicite; néanmoins, cette reconnaissance n'affaiblit pas la validité de l'archéologie, dès que la position politique est prise en considération :

« *The acceptance that the past is never dead, and that archaeological remains are likely to be involved in the ongoing construction of potentially diverse and fluid identities, will facilitate the development of dynamic and engaged relationships between archaeology and living communities.* » .

1.1. L'historique de l'évolution du concept:

Suivant ce procédé, S. Jones commence avec le *modèle historique-culturel* de Gustaf Kossinna et Gordon Childe. Ce modèle est critiqué à partir de sa définition initiale : la stabilité, l'ordre et l'équilibre caractérisent les sociétés traditionnelles. De cette manière les sociétés sont représentées comme unités homogènes, sans aucune altération dans l'espace et au fil du temps. Pourtant, la réalité est beaucoup plus hétérogène que ces concepts peuvent appréhender. Conclusion de S. Jones : cette définition de culture n'est pas absolue, mais au contraire, arbitraire.

Selon la même méthode, S. Jones récapitule et critique la *nouvelle archéologie* ou *processual archaeology*, dominante dans le monde anglo-saxon entre les décennies de 1960 et 1970 et qui a eu comme représentants majeurs L. Binford, D. Clarke et C. Renfrew. En ce qui concerne l'ethnicité, la principale remarque négative est qu'en dernière instance les procès de création d'une ethnie seraient essentiellement similaires à ceux de la construction de genre, de classe et de relation de parenté. Toutes ces catégories sont déterminées culturellement à partir de la perception d'une différence réelle ou présumée, ce qui amène à une tendance à ignorer les différences entre les groupes ethniques en contextes historiques et sociaux distincts.

En dépit du fait de représenter un ensemble hétérogène, depuis trois décennies, la *post-processual archaeology* essaie de surmonter les principaux points faibles de la *nouvelle archéologie*. Comme on peut l'observer à partir des discussions du Congrès Mondial d'Archéologie (WAC – *World Archeological Congress* ; voir la récente compilation de ces discussions :), le premier aspect de cette évolution est l'inclusion de l'ethnicité comme un thème central dans les débats ; le second point pertinent est la mise en évidence de la relation existante entre la Politique et l'Archéologie dans la construction d'identités et d'ethnies.

Parmi toutes les théories groupées sous la désignation de *post-processual archaeology*, la première visée par S. Jones est la perspective *primordiale* – dont les concepts ont été développés initialement par E. Shils et ultérieurement par C. Geertz. Sa critique s'adresse à la définition d'ethnie comme un ensemble de caractéristiques primordiales ataviques ; puisque cette définition est soit trop générique soit trop obscure, elle n'offre pas une explication suffisante. Ainsi, cette perspective ne tient pas compte de la nature fluide des délimitations ethniques, de la même manière elle ne capte pas les variations en différents contextes sociaux et en différents individus.

La critique de S. Jones concernant la perspective *instrumentale* est sa réduction de l'ethnicité à la mobilisation et à la politisation de la culture dans l'organisation de groupes d'intérêt, négligeant la dimension culturelle de l'ethnicité – celle-ci ayant un rôle secondaire pour la formation et la transformation de l'identité ethnique. En rapprochant ethnicité et groupe d'intérêt, la conséquence de son aspect réductionniste est de transformer tous les êtres humains en êtres rationnels à la recherche de leur intérêt, sans distinguer les groupes ethniques d'autres groupes

d'intérêt collectif, comme classe par exemple. Cette perspective ne réussit pas à expliquer clairement l'apparition des groupes ethniques.

La raison de S. Jones pour écrire ce livre ainsi que sa motivation pour décrire et analyser les différentes perspectives qui étudient l'ethnicité en Archéologie était de créer un corps théorique de grande envergure et qui permettrait de surmonter les défauts des théories antérieures. Pour produire une analyse de la formation et de la transformation de groupes ethniques en contextes sociaux et historiques variés, l'auteur adopte une définition « processuale » d'ethnicité du type plus générique. Selon lui, l'identification ethnique implique un procès social complexe. Seule une définition assez large peut être utilisée comme un moyen adéquat à des différents contextes. À partir de cette définition, il faut observer les particularités culturelles de chaque groupe ethnique dans sa propre identification ethnique.

1.2. La définition d'ethnicité:

Pour construire sa formulation théorique, en utilisant le concept de *habitus* forgé par P. Bourdieu, suivi aussi par G. C. Bentley, S. Jones commence par définir l'ethnicité:

« Ethnicity is a multidimensional phenomenon constituted in different ways in different social domains. Representations of ethnicity involve the dialectical opposition of situationally relevant cultural practices and historical experiences associated with the different cultural traditions. Consequently there is rarely a one-to-one relationship between representations of ethnicity and the entire range of cultural practices and social conditions associated with a particular group. » .

De cette manière, sa définition rompt avec la notion traditionnelle de délimitation territoriale, temporelle ou culturelle d'une ethnie. Avec l'utilisation d'une conception dialectique, S. Jones essaie, comme l'un des objectifs de son livre, d'éclairer les relations entre ethnicité et archéologie. Selon son argumentation, la culture matérielle est liée à la reconnaissance ainsi qu'à l'expression de l'ethnicité : la culture matérielle contribue à la formation d'une ethnie, elle même structurée par cette ethnie. Comme résultat, certaines formes ou styles présents dans la culture matérielle peuvent être utilisés pour signaler l'ethnicité, tandis que d'autres peuvent entrecroiser les limites ethniques.

Cependant, ce choix n'est pas arbitraire: l'expression consciente de l'ethnicité à travers la culture matérielle est liée aux dispositions structurales, comme mode de production ou accès à certaines ressources, par exemple. Si ces dispositions conditionnent tous les aspects des pratiques culturelles et des relations sociales d'un certain style de vie, la relation entre l'ethnicité et la culture matérielle dépend des contextes spécifiques.

« Ethnic categories may persist, whilst the material culture involved in the conscious signification of these categories changes, and likewise the ethnic referent of particular styles of material culture may change, whilst the styles themselves remain the same. Thus, the relationship between material culture styles and the expression of ethnicity may be constantly shifting according to time and place. » .

La nature multidimensionnelle de l'ethnicité peut avoir comme résultat un modèle complexe de superposition des distributions de la culture matérielle en différents contextes sociaux et historiques. Les modes de production et de consommation de la culture matérielle impliquée à la « même » identité ethnique peuvent varier qualitativement et quantitativement en différents contextes. De la même façon, la relation entre ethnicité et culture matérielle paraît être intangible et

particulièrement problématique pour les archéologues. Pourtant, s'il y a une relation entre, d'une part, les dispositions et les orientations historiquement constituées – qui conduisent les pratiques et la compréhension de personnes – et, d'autre part, la reconnaissance et l'expression de l'ethnicité, les archéologues peuvent utiliser ces concepts dans leurs analyses, suivant les recommandations de son livre. Pour l'analyse de l'ethnicité en archéologie, il faut essentiellement une large connaissance des contextes culturels et sociaux du passé qui résulte d'une variété de sources et données.

En conclusion, S. Jones renforce le besoin de construction d'un corps théorique intégré qui capte entièrement la relation entre l'ethnicité et la culture matérielle, un objectif assez ambitieux. L'auteur a réussi à avancer dans cette direction avec la recommandation qu'on doit observer, dans tous les contextes historiques et sociaux, les expressions symboliques et les relations de pouvoir entre les individus et groupes sociaux. La plus grande difficulté reste que, dans la plupart des cas, l'archéologue ne dispose pas de toutes ces informations préliminaires afin de profiter intégralement de la théorie de S. Jones ; il y a dans son livre une nouvelle méthode pour analyser l'ethnicité en archéologie qui mérite d'être approfondie.

Dans les deux parties qui suivent nous allons essayer d'appliquer le concept d'ethnicité, tel que S. Jones l'a défini, à deux cas d'étude précis, un littéraire et l'autre archéologique.

2. Hérodote et la frontière:

2.1. L'altérité : le miroir d'Hérodote:

Cette deuxième partie cherche à montrer la perception de la frontière et des limites chez les anciens, en particulier chez Hérodote, qui est la source la plus pertinente pour une analyse de l'ethnicité.

Nous partons des recherches de F. Hartog sur Hérodote et son hypothèse de l'altérité chez les Grecs : « La question de l'altérité pose celle de la frontière » . Selon l'auteur, quand les Grecs parlent d'un autre peuple, ils utilisent toujours le modèle grec comme référence. Tout le discours d'Hérodote se base sur la comparaison des autres modes de vies par rapport aux modes grecs. Son contexte est d'un monde presque binaire : Grec et non-Grec. L'autre est toujours perçu comme ayant une pratique soit égale soit contraire à celle des Grecs.

Selon l'interprétation de F. Hartog, ce caractère binaire du texte d'Hérodote s'explique par sa destination. Il est destiné à un public grec et il doit donc utiliser le savoir partagé des Grecs du V^e siècle av. J.-C. . Cela équivaut à des comparaisons et des « traductions » de récits d'autres peuples en histoires racontées aux Grecs. C'est ainsi qu'Hérodote cherche à « traduire » les différentes divinités des peuples évoqués dans son texte en divinités grecques. De même, Hérodote « traduit » les différentes pratiques culturelles des autres populations en pratiques grecques, montrant à chaque instant les éléments communs et ceux qui diffèrent.

La méthode d'Hérodote lui permet de parler des Grecs quand il décrit les coutumes d'autres peuples. F. Hartog affirme que l'objectif implicite d'Hérodote était, en plus de décrire le monde connu, de définir aussi le caractère grec. C'est dans ce sens que F. Hartog a intitulé son livre « le miroir d'Hérodote ».

Nous allons analyser certains passages des *Histoires* à partir de ce cadre interprétatif proposé par F. Hartog.

2.2. La définition d'une ethnie : les coutumes ou les lois:

La première référence à Hérodote lorsqu'on parle de définition ethnique est celle du passage du livre VIII, 144, 2, principalement la définition de l'identité grecque:

« Nombreuses et fortes sont les raisons qui nous empêcheraient de le faire, même si nous le voulions. D'abord et surtout, l'impérieux devoir de punir le plus sévèrement possible l'incendie, la réduction en tas de décombres, des demeures et des statues des dieux, plutôt que de nous entendre avec celui qui en est l'auteur ; ensuite, ce qui unit tous les Grecs, - même sang et même langue, sanctuaires et sacrifices communs, semblables **mœurs** [*êthea*] et **coutumes** [*homotropa*], - qu'il ne conviendrait pas aux Athéniens de trahir. »

La première remarque à faire concerne les critères utilisés par Hérodote pour donner une définition de l'ethnie grecque : langue, religion et coutumes semblables. Ce point de départ indique la grande importance des usages pour l'identité grecque. Cependant, si l'on met en contexte ce passage d'Hérodote et si on le compare avec d'autres passages, nous voyons que le critère essentiel pour définir une ethnie sont les mœurs.

Ce passage est à la fin de l'avant dernier livre des *Histoires*, c'est-à-dire, si l'on imagine, suivant l'hypothèse de F. Hartog, qu'Hérodote voulait montrer le caractère grec à travers la description des autres populations, ce passage serait le point d'arrivée d'un discours. Cette hypothèse nous montre le but implicite des *Histoires* : montrer que les Grecs appartiennent tous à un seul et même peuple, différent de tous les autres décrits au fil des livres précédents.

Dans ce sens, il nous faut discuter quelques passages des livres précédents pour montrer la préoccupation d'Hérodote avec la description des habitudes des peuples non-Grecs. Tout d'abord un commentaire essentiel : suivant la lecture *in extenso* des *Histoires*, nous sommes frappés par la quantité et la succession des descriptions des peuples. De manière récurrente Hérodote nous décrit les populations les unes après les autres. Une tentative d'extraire uniquement les descriptions de divers peuples présentes dans les *Histoires* rendrait le récit très long, d'une proportion considérable du texte original. Une analyse des récits ethnologiques chez Hérodote, qui met en relief les rubriques des coutumes (l'alimentation, les vêtements, les caractères corporels, la langue, les formes de mariage, la religion) les plus utilisées par lui pour décrire les peuples non-Grecs, a été récemment publié .

Les paragraphes 168, 169, 170 et 171 du livre IV nous montrent une succession de descriptions de coutumes des diverses populations qui habitaient la Libye, où on voit apparaître ce trait prédominant des mœurs dans la détermination de l'identité ethnique :

IV, 168, 1 :

« Voici comme sont disposés les peuples qui habitent la Libye. A partir de l'Egypte, les Adyrmachides sont les premiers Libyens dont on trouve le pays ; ils ont sur la plupart des points les **coutumes** [*nomoisi*] égyptiennes, mais portent le même accoutrement que les autres Libyens. »

IV, 169, 2 :

« Ces Libyens ont mêmes **coutumes** [*nomoisi*] que les autres. »

IV, 170 :

« A la suite des Giligames, du côté du Couchant, viennent les Asbystes, qui habitent au-dessus de Cyrène. Les Asbytes ne rejoignent pas la mer car le littoral est occupé par les Cyrénéens. Ils ne sont pas les moins habiles de Libyens, tout au contraire, à conduire des chars à quatre chevaux ; ils s'appliquent à imiter la plupart des **usages** [*nomous*] des Cyrénéens. »

IV, 171 :

« A la suite des Asbytes, du côté du Couchant, viennent les Auschises ; ils habitent au-dessus de Barké et rejoignent la mer dans le voisinage des Évhespérides. Vers le milieu du territoire des Auschises habitent les Bacales, peuplade peu nombreuse ; ils touchent à la mer aux environs de Tauchera, ville du pays de Barké ; ils ont mêmes **coutumes** [*nomoisi*] que les Libyens habitant au-dessus de Cyrène. »

Cette série concentrée nous donne un aperçu très clair de l'importance d'une part des descriptions des peuples par rapport à l'œuvre et d'autre part des coutumes comme critère fondamental pour l'identification des différentes populations. Un autre exemple illustre très bien l'importance de ce critère : c'est un passage de la description des Indiens, du livre III, paragraphes 98, 99 et 100 :

III, 98, 3 :

« Il y a parmi les Indiens des peuplades nombreuses, qui ne parlent pas la même langue [*ouk homofôna*] ; les uns sont nomades, les autres non ; certains habitent les marécages du fleuve et se nourrissent de poissons crus, qu'ils pêchent à bord d'embarcations faites d'une espèce de roseau. »

III, 99, 1 :

« D'autres Indiens, qui habitent à l'Orient de ceux-là, sont nomades, mangeurs de chairs crues ; on les appelle Padéens. Voici quelles sont, à ce qu'on dit, leurs **coutumes** [*nomaiosis*]. Quand un des leurs tombe malade, homme ou femme, si c'est un homme, les hommes les plus liés avec lui le tuent, alléguant que, si la maladie le consume, ses chairs sont gâtées pour eux ; lui nie être malade ; mais eux refusent de le croire, le mettent à mort et s'en régaler ; pareillement, si c'est une femme qui tombe malade, les femmes qui ont avec elles les relations les plus familières se conduisent de la même façon que les hommes. Car, quiconque est parvenu à la vieillesse est immolé et sert à un festin. Mais peu nombreux sont ceux qui entrent ici en ligne de compte, vu que, auparavant, toute personne qui tombe malade est tuée. »

III, 100 :

« D'autres Indiens ont ces autres **mœurs** [*tropos*] : ils ne tuent rien qui soit vivant, ils ne sèment rien, ils n'ont pas **coutume** [*nomizousi*] d'avoir des maisons, ils se nourrissent d'herbages et ont une graine légumineuse de la grosseur d'un grain de millet dans une cosse que la terre produit elle-même ; ils recueillent cette graine, la font bouillir avec la cosse et s'en nourrissent. Si l'un d'entre eux tombe malade, il s'en va dans la solitude et se couche ; et personne ne s'occupe de lui, ni après sa mort ni pendant sa maladie. »

Ces trois paragraphes démontrent, au moins pour Hérodote, que la langue n'est pas le critère essentiel dans la définition d'une ethnie, contrairement à l'opinion généralement répandue. Ces trois paragraphes indiquent qu'un seul et même peuple, en l'occurrence les Indiens, parle différentes langues et possède quelques traits de coutumes qui sont aussi distincts.

Le trait caractérisant de la définition ethnique repose donc uniquement sur le fait d'habiter dans un même territoire. À partir de cette constatation, nous devons replacer la hiérarchie des critères définissant une ethnie pour Hérodote : tout d'abord c'est le domaine territorial d'un peuple, mais à l'intérieur d'un ensemble plus ou moins bien défini des terres, ce sont les coutumes qui définissent l'ethnie. En effet, avant toute description d'une population, Hérodote procède à une description géographique de ses terres. C'est ainsi pour toute description et il est donc inutile de montrer des exemples.

Si nous suivons le procédé d'Hérodote, nous devons analyser les conditions géographiques et ensuite les mœurs de la population que nous voulons étudier. C'est le procédé que nous avons suivi pour l'étude de l'occupation du territoire de Poseidonia.

3. Territoire de Poseidonia-Paestum:

3.1. La fondation de Poseidonia et l'implantation territoriale au VI^e siècle

Poseidonia est placée au centre d'une grande plaine délimitée au nord par un fleuve, le Sele (appelé Silaris à l'Antiquité), à l'est par plusieurs collines, dont les monts Calpazio, Sottano, Soprano et Capaccio, au sud par les collines d'Agropoli ainsi qu'à l'ouest par la mer Tyrrhénienne. Des études géologiques ont montré que la côte a progressé d'environ 350 m depuis l'Antiquité. Cette plaine a une partie très fertile entre le Sele et la zone urbaine de Poseidonia, mais au sud de la ville les terres sont nettement moins fertiles que celles du nord.



Figure 1: position géographique

En ce qui concerne la géographie de Poseidonia, il est essentiel de remarquer la proximité d'importants centres indigènes au nord du Sele, qui subissaient

l'influence des Étrusques, surtout Pontecagnano, Fratte et Eboli . Cela prouve l'importance de Poseidonia comme point de contact entre les Grecs et les populations indigènes, principalement celles de forte influence étrusque.

En outre, l'embouchure du Sele fait de Poseidonia un lieu privilégié pour la communication entre les mers Tyrrhénienne, Ionienne et Adriatique. À travers le bassin hydrographique du Basento-Sele, cette voie fluviale met en relation Poseidonia avec deux autres colonies achéennes : Sybaris et Métaponte. Vers l'est, la source du Sele, proche de celle de l'Ofanto, met la cité de Poseidonia en contact avec les populations indigènes Iapyges (Dauniens et Peuceciens) ; ce fait est perceptible par l'influence de ces populations sur la production de céramique à vernis noir du IV^e siècle.

La voie maritime fut également un moyen de communication de Poseidonia avec les mondes Grec, Indigène et Étrusque. L'ancien port de Poseidonia n'a pas encore été identifié ; seule une lagune à l'ouest de la Porta Marina a été repérée par l'analyse des photographies aériennes et du satellite SPOT faite par M. Guy et par les fouilles d'A. Rouveret à Porta Marina en 1987. Dans l'état actuel de nos connaissances, la lagune fut enterrée dans l'Antiquité, probablement au début de l'époque romaine impériale. La question de la localisation du port de Poseidonia est d'autant plus complexe quand on considère la citation du poète latin Lucilius (Lucilio fr. 13, 126 Marx = 16 Charpin), mentionnant le *Portus Alburnus* . Ce port devait se situer à l'embouchure du Sele, où il existe un petit village aujourd'hui connu sous le nom d'Alfurno, qui est vraisemblablement une dérivation de l'originel *Alburnus*. La zone n'a pas été étudiée systématiquement, mais le *Portus Alburnus* semble avoir été construit par les Lucaniens à la fin du IV^e s. av. J.-C. Cette datation n'invalide pas l'hypothèse que le port de Poseidonia de la période grecque pouvait se situer à l'embouchure du Sele. Une troisième hypothèse de localisation du port est à placer à Agropoli, au promontoire, ou encore à une lagune qui existait entre l'embouchure des fleuves Solofrone et Testene . Cette hypothèse est renforcée par la présence des traces d'une route liant la zone urbaine de Poseidonia et Agropoli au Sud.

Le contact entre Grecs et indigènes s'effectuait aussi par voie terrestre. Des traces de voies de circulation ont été découvertes partant de la Porta Aurea au nord et de la Porta Giustizia au sud. Des traces de cette route liant Poseidonia à Agropoli ont été trouvées à Linora (n° 63) . Tout nous porte à croire à une prolongation de la grande *plateia* urbaine est-ouest, partant de la Porta Sirena et menant vers les collines de l'est. Méritent notre attention les traces de la continuation de la voie entre Poseidonia et l'Héraion du Sele également au nord du fleuve, ce qui nous indique l'existence de contacts entre les Grecs et les populations locales par voie terrestre . D. Gasparri a également identifié une autre route ancienne grâce à la photo-interprétation, mais sans faire de sondage sur le terrain. La route partait du nord (Roccadaspide et Albanella) vers le sud, jusqu'au niveau du Varco Cilentano et des collines près de Vélia (Élée). Cette route pouvait avoir une connexion avec la zone urbaine de Poseidonia si l'on suppose que la *plateia* est-ouest se prolongeait au-delà de la Porta Sirena vers la campagne.

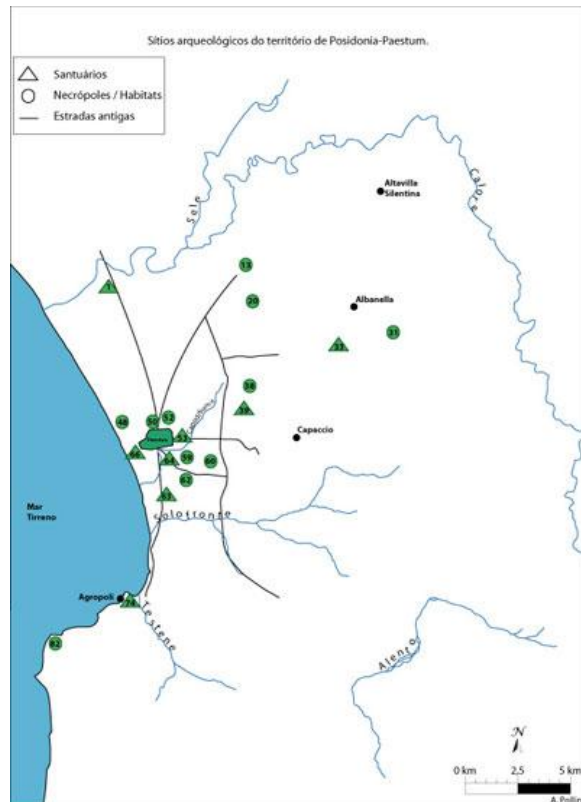


Figure 2: L'occupation du territoire au VI^e siècle.

Après avoir analysé la géographie et les contacts avec les indigènes déjà installés sur le territoire de Poseidonia, passons à l'histoire de la ville et à l'occupation de son territoire. Une première remarque : des traces dispersées d'occupation indigène ont été trouvées au sud du Sele et où le centre urbain de la cité sera implanté ; cela nous indique que les Grecs ne s'installèrent pas sur un territoire vide et que le concept d'*erêmos chôra* ne s'applique pas pour la réalité de Poseidonia.

D'après Strabon (V, 4, 13), la colonie achéenne de Poseidonia fut fondée par les Sybarites, prise par les Lucaniens, puis par les Romains. La citation de Strabon nous indique que la fondation de la ville fut effectuée en deux parties :

« Sur la Mer Tyrrhénienne succèdent à la Campanie et au Samnium (y compris le territoire des Frentans) d'abord le territoire habité par le peuple des Picentes, qui est un petit rameau détaché de la nation des Picentins de l'Adriatique, les Romains les ayant transférés au bord du Golfe Poseidoniate, connu aujourd'hui sous le nom de Golfe Paestan, puis la ville de Poseidonia Paestos, située au milieu du golfe. Les Sybarites y élevèrent un poste fortifié [*teichos*] sur le bord même de la mer, tandis que les habitants qui s'y étaient d'abord établis se déplaçaient plus haut. Plus tard, les Lucaniens prirent la ville aux Sybarites et les Romains, à leur tour, la prirent aux Lucaniens. Le cours d'eau qui se déverse près de là dans des marais la rend malsaine. » (Strabon, V, 4, 13, trad. de F. Lasserre, collection des Universités de France (Guillaume Budé), Paris, Les Belles Lettres, 1967).

Dans un article de 1979, E. Greco avait proposé que le *teichos* – qui serait un premier établissement des Sybarites sur la mer Tyrrhénienne avant l'établissement définitif – pouvait se situer au promontoire d'Agropoli, près du sanctuaire. Plus récemment, il a affirmé que le matériel trouvé dans le sanctuaire d'Agropoli (n° 74), à l'Héraion du Sele (n° 1) et dans les tombes les plus anciennes de la ville

(surtout celles de la nécropole du Laghetto (n° 52) et d'Arcioni (n° 50)) est contemporain et ne permet pas de parler d'une fondation en deux temps. Ainsi la première hypothèse en faveur de la fonction du *teichos* des Sybarites n'est plus soutenable et la question de la signification du texte de Strabon reste toujours ouverte. L'hypothèse soutenue maintenant par E. Greco est que le *teichos* doit toujours être identifié avec le promontoire d'Agropoli, mais que son rôle aurait été plutôt militaire et non d'établissement des colons.

Les limites géographiques de la plaine pouvaient aussi marquer les limites de l'occupation du territoire ; notre hypothèse serait que ces limites étaient souvent représentées par des sanctuaires. Ainsi les Poseidoniates construisirent au nord un sanctuaire dédié à Héra - l'Héraion à l'embouchure du Sele, un autre au sud, sur le promontoire d'Agropoli, dédié sans doute à Poséidon et à l'est, sur les montagnes, des petits sanctuaires champêtres : à Fonte di Roccadaspide (n° 33), à Getsemani (n° 39) et à Acqua che bolle (n° 58). E. Greco propose, à partir d'une citation de Diodore de Sicile (IV, 22), l'existence d'un sanctuaire à Artémis à l'est, dont la localisation précise n'a pas encore été trouvée. Il lance l'hypothèse pour deux endroits les plus probables : à Acqua che bolle (n° 58), à 2,5 km au sud de Getsemani (n° 39), sur le mont Capaccio, où A.M. Ardivino a trouvé l'inscription grecque *theòs* en caractère achéen ; la seconde possibilité se localise à Fonte (n° 33), où se trouve un sanctuaire champêtre dont la divinité n'a pas encore été identifiée. À partir d'une comparaison avec Crotona, M. Cipriani propose une hypothèse d'identification d'un « modèle achéen » d'organisation d'une cité en trois parties : le centre urbain et deux sanctuaires limitrophes (l'Héraion et le sanctuaire d'Agropoli dans le cas de Poseidonia).

De cette manière, l'Héraion à l'embouchure du Sele représente une marque importante pour les échanges avec les populations du Nord. D'après A. Pontrandolfo, les métopes de l'Héraion mettent en scène des mythes représentés selon un schéma figuratif contrastant avec celui de la céramique attique de la même époque. À partir de cette constatation, elle remet en question le concept d'hellénisation et insiste sur le double sens des influences : en même temps que les Grecs colonisaient des populations indigènes imposant leur mode de vie et leur culture, les indigènes apportaient des éléments nouveaux au style de vie grec.

À l'exception des sanctuaires extra-urbains, Poseidonia présente très peu d'établissements sur le territoire pendant la première période d'occupation de la ville. Seules quelques petites nécropoles du courant du VI^e siècle ont été trouvées : Rovine di Palma (n° 20), Tempalta (n° 31), Grotta del Granato (n° 38) et Punta Tresino (n° 82). Datant de la fin du VI^e et du début du V^e s. av. J.-C. ont été trouvées dans la périphérie du territoire des nécropoles à Fravita (n° 13), Pila (n° 42), Fonte (n° 33), Pagliaio della Visceglia (n° 60). Cette absence d'occupation systématique du territoire suit un schéma plutôt commun dans le monde grec, où le paysan habitait la ville et non la campagne. Dans la majorité des cas, ce schéma indique la culture des céréales ; cette culture demandait un travail intensif essentiellement pendant deux périodes spécifiques : le semis et la récolte. Selon F. Longo les sanctuaires extra-urbains devaient avoir un rôle très important pour le contrôle du territoire, remplaçant, en quelque sorte, certaines des fonctions des habitations de campagne.

Une seule nécropole du VI^e s. av. J.-C. ne suit pas le même schéma : c'est à Ponte di Ferro (n° 48), découverte en 1983. Cette petite nécropole indique un rituel funéraire différent de l'habituel : le corps déposé directement dans le sable, sans mobilier, sans aucun respect des orientations et comportant des superpositions des tombes. Une autre particularité est le grand nombre de squelettes d'enfant ainsi qu'un âge moyen plus bas pour les individus adultes, caractéristiques de malnutrition de la population. Toutes ces indices permettent de formuler

l'hypothèse d'une nécropole dédiée à des individus d'origine sociale plus basse, probablement appartenant à un groupe qui constituait la main-d'œuvre au service des citoyens de la cité.

Inversement à l'absence d'occupation systématique du territoire, nous avons des traces de deux petits villages de l'époque archaïque à Tempa del Prete (n° 62) et à Linora (n° 63). Ces deux villages étaient localisés au sud de la zone urbaine de Poseidonia, dans une partie improductive du territoire, le long de la route ancienne allant de Poseidonia à Agropoli. E. Greco voit la route comme la raison d'être de ces deux villages . Ces villages auraient une plus grande importance si l'on accréditait l'hypothèse de l'emplacement du port de Poseidonia à Agropoli.

Si nous n'avons pas beaucoup de témoignages de la première moitié du VI^e s. av. J.-C., la fin du siècle marque une période prospère de la ville. La frappe de monnaie incuse débuta à cette époque et la majeure partie des grands monuments ont pu être datés de la fin du siècle : le grand temple de l'Héraion du Sele (entre 530 et 490 av. J.-C.) ; le monument en l'honneur de l'œciste de la ville, l'*heroon* (520 av. J.-C.) ; les temples d'Héra, au sanctuaire sud, et celui d'Athéna, au sanctuaire nord ; ainsi que l'établissement du plan urbain de la ville, dont les témoignages les plus anciens datent de la fin du VI^e s. av. J.-C. .

L'occupation du terroir de Poseidonia au V^e siècle ne montre pas de changement important. Nous y trouvons quelques nécropoles qui datent de cette époque, surtout dans la première moitié du siècle. Si nous suivons l'hypothèse du rôle primordial joué par les sanctuaires de campagne comme forme de contrôle territorial, il faut prêter une attention particulière à l'établissement d'un nouveau sanctuaire au début du V^e, celui de S. Nicola di Albanella (n° 14) . Ce sanctuaire, dédié à Déméter, est situé sur le point le plus bas d'une vallée, au nord de la colline de S. Nicola, à l'est du sanctuaire de Fonte (n° 33). Nous pouvons y voir une amplification de la mainmise des terres par les Poseidoniates. La position géographique du sanctuaire de S. Nicola, avancée vers l'est, ses petites dimensions ainsi que sa datation nous permettent de formuler cette hypothèse, qui reste pour le moment à vérifier. Ce serait là, à notre avis, le mouvement le plus important pour la conquête d'un domaine plus vaste.

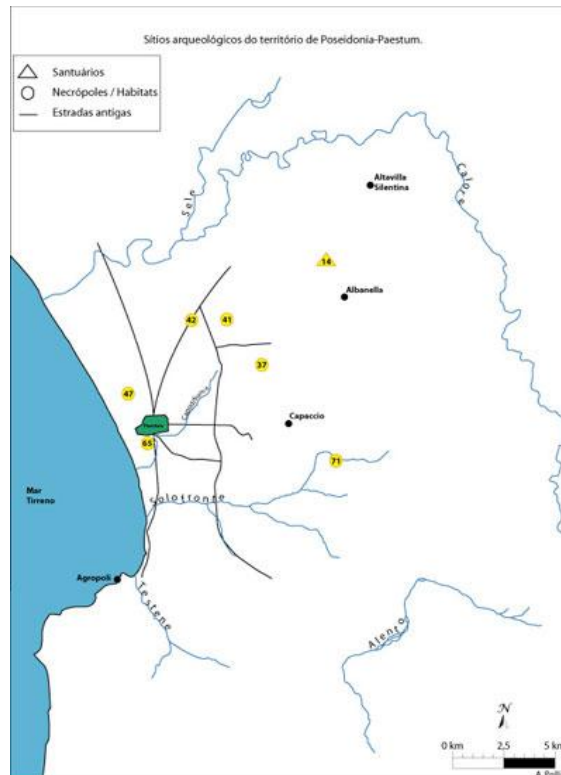


Figure 3:
L'évolution de l'occupation au V^e siècle:
Sanctuaire de S. Nicola di Albanella.

Entre la seconde moitié du V^e et la première moitié du IV^e s. av. J.-C., la vie à Poseidonia présente peut-être un moment de stagnation, où nous rencontrons un nombre très réduit de tombes et d'établissements ruraux et pendant lequel pratiquement aucun grand monument ne fut construit. Ces années de « stagnation » marquent en effet la veille de la conquête de Poseidonia par les Lucaniens, venus de l'arrière-pays, pendant les dernières années du V^e s. av. J.-C. (Strabon, VI, 1, 3).

3.3. La conquête Lucanienne et l'élargissement de l'occupation territoriale.

La conquête lucanienne peut être saisie aussi bien par l'analyse des sources littéraires, dont Strabon en particulier, que par les nécropoles. Pendant la dernière décennie du V^e s. av. J.-C. on observe une grande transformation au sein des rituels funéraires. La coutume grecque, pour laquelle il ne comportait pas de grande différence entre le matériel déposé dans les tombes, en rapport à la classe sociale ou au sexe de l'individu, est remplacé par une autre coutume, dite « italique », où ces différences sont marquées par le mobilier des tombes. L'idéologie lucanienne transfère la stratification sociale de sa communauté au monde des morts. Le phénomène le plus parlant est celui des tombes peintes. Elles sont signe de grand prestige, réservées à une élite : seulement 80 sur un total d'environ 1.000 tombes lucaniennes sont peintes, la majorité (50 sur 80) concentrée dans les nécropoles urbaines, essentiellement à Andriuolo (n° 52) .

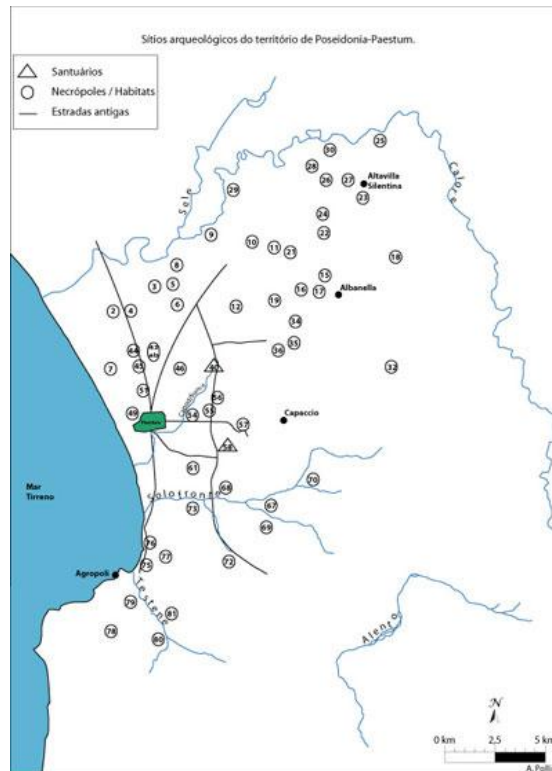


Figure 4:
L'élargissement du territoire à l'époque lucanienne.

On remarque néanmoins une importante continuité du mode de vie grec pendant l'occupation lucanienne. Les Lucaniens utilisèrent les mêmes sanctuaires, les mêmes édifices publics (particulièrement l'*ekklesiasterion*), les mêmes nécropoles. L'utilisation de ces endroits changea, comme on peut le voir à travers les rituels funéraires. Les Lucaniens utilisaient plutôt des tombes à caisse, comme le faisaient les Grecs, mais au contraire de ces derniers, ils avaient une partie de leurs tombes peintes, dont le motif principal était la scène du retour du guerrier, qui renforce l'image de la force militaire.

Un des grands changements de l'époque lucanienne est visible sous la forme de l'organisation du territoire. Ce changement doit être mis en contexte, puisque ce n'est pas un fait particulier aux Lucaniens : d'autres cités coloniales grecques, comme Métaponte, ont subi la même transformation dans la forme d'occupation des terres, avec une plus grande concentration de sites disséminés à la campagne.

À compter d'environ 360 av. J.-C., le territoire de Poseidonia présente un nombre beaucoup plus important d'établissements, montrant une densification de la population et une activité agricole plus intense. Aucune de ces habitations n'a été fouillée et toutes nos connaissances nous sont parvenues des nécropoles qui se situaient à quelques mètres des habitats. Le cas le plus courant est celui représenté par une petite nécropole, probablement appartenant à une seule famille et utilisée pendant une seule génération.

En même temps que l'occupation permanente de la *chora*, de nouveaux sanctuaires champêtres surgirent, dans lesquels se pratiquaient des cultes liés aux activités agricoles, comme à Capodifiume (n° 40). F. Longo lance l'hypothèse que les petits sanctuaires de campagne avaient une fonction d'agrégation des petits noyaux de populations indépendantes. Si l'on pousse cette hypothèse un peu plus loin, on peut

dire que cette fonction agrégative des sanctuaires jouait aussi un rôle de domination sur une zone plus étendue.

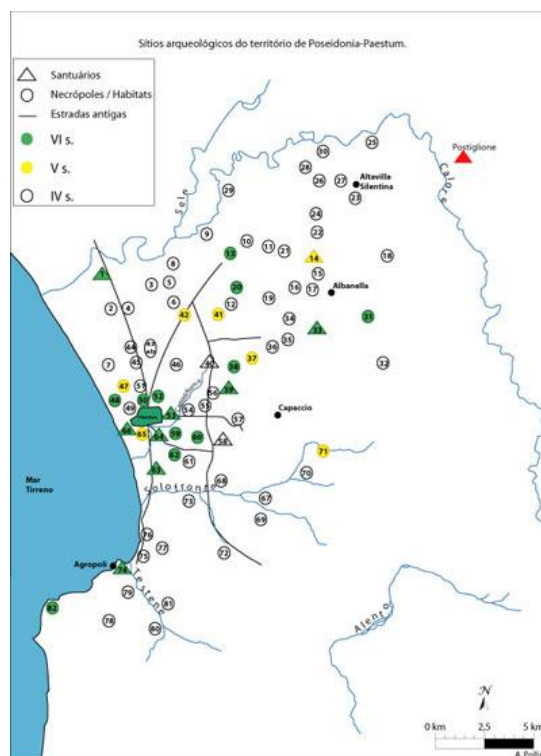


Figure 5:
Le sanctuaire de Postiglione.

Cette hypothèse relative aux sanctuaires nous mène à analyser un petit lieu sacré aux marges du territoire de Poseidonia-Paestum. Le sanctuaire de Postiglione se trouve à 1 km de la rive droite du Calore actuel, dans la zone de la vallée. En 1927, une fouille de sauvetage a découvert un petit dépôt de terres cuites votives, sans trouver de structures. Depuis cette date, aucun travail de recherche n'a été entrepris dans cette localité.

Malheureusement l'absence de structure et l'exiguïté de matériel retrouvé ne nous permettent pas d'attribuer une fonction précise à ce petit lieu de culte. M. Cipriani, directrice du musée de Paestum, propose une interprétation prudente : Postiglione ne ferait pas partie du domaine de Paestum ; il serait un simple lieu de culte avec une portée territoriale assez restreinte.

En revanche, si nous poursuivons notre hypothèse d'un rôle de contrôle du territoire aux sanctuaires de campagne et si nous tenons compte du fait que Paestum au IV^e siècle était une cité lucanienne, population qui dominait aussi l'intérieur des terres, nous pouvons proposer une interprétation différente. Les petites statuettes en terre cuite retrouvées dans ce dépôt votif sont très courantes dans divers milieux, soit grec, romain ou campanien pour la majorité. Ce sont principalement des statuettes de type « Tanagra » datables de la fin du IV^e et du début du III^e siècle qui, prises séparément, ne constituent pas une marque d'hellénisation ou d'acculturation. Des exemples comparables peuvent être trouvés dans des sanctuaires indigènes lucaniens de l'intérieur du pays. Néanmoins, nous avons une tendance à retrouver un matériel qui reste identifié à une culture de type hellénistique dans un milieu plus hellénisé. La présence de ce matériel aux marges du territoire de Poseidonia, à l'époque de l'expansion maximale de son étendue, pourrait indiquer la frontière de son occupation. Cette hypothèse est aussi

renforcée par la localisation de ce sanctuaire aux rives d'un fleuve important, ce qui pouvait constituer une limite de contrôle d'un territoire.

Notre hypothèse, qui en l'absence de plus de données ne peut pas être vérifiée, est qu'il s'agit là, à Postiglione, d'un petit sanctuaire de frontière, faisant partie du territoire contrôlé directement par la cité de Poseidonia. Le rôle de ce sanctuaire pourrait être comparé à celui des sanctuaires de Fonte (n° 33) pour le VI^e siècle ou de S. Nicola di Albanella (n° 14) pour le V^e siècle. Ce serait un lieu de culte, d'échange culturel, un poste avancé pour la domination des terres cultivables, ainsi qu'un lieu d'échange commercial. En tout cas, les rôles possibles de Postiglione doivent être vus par rapport au contexte politique de l'époque.

Entre la fin du IV^e s. av. J.-C. et le début du III^e siècle, l'Italie méridionale est bouleversée par les guerres samnites et les guerres de la conquête romaine. Ces guerres marquent les contradictions de la situation politique, territoriale et ethnique de l'Italie du Sud, surtout quand on observe les multiples oppositions et alliances entre les peuples italiens (Lucaniens, Samnites, Bruttians), les Grecs (en particulier les Tarentins) et les Romains. Finalement, ces derniers gagnèrent les guerres et conquièrent cette région pendant le deuxième quart du III^e s. av. J.-C. ; la conquête de Poseidonia, devenue la colonie latine Paestum, date de 273 av. J.-C. (Tite-Live, *periochae*, 14).

La présence d'un sanctuaire de frontière dans un lieu de liaison commerciale et culturelle dans un contexte de nombreux conflits ne peut pas être sous-estimée.

4. Conclusion:

Il nous reste maintenant la tâche de rassembler toutes ces données analysées au cours de notre étude. Dans la première partie nous avons discuté d'un concept théorique, celui d'éthnicité et nous étions arrivés à la conclusion que ce concept est multidimensionnel, qu'il nécessite d'un point de vue historique et qu'il doit être inséré dans son contexte social. Dans la deuxième partie, Hérodote nous montre la vision grecque d'une identification ethnique. Dans la dernière, l'évolution du territoire de Poseidonia était le fil conducteur pour proposer une forme de contrôle basée sur la présence des sanctuaires de campagne à des endroits clés.

Les deux premières parties s'articulent assez bien, dans le sens où le récit d'Hérodote nous donne un aperçu bien défini de l'identité grecque et non-grecque, à partir duquel nous pouvons appliquer la notion d'éthnicité et reconnaître l'appartenance ethnique de diverses populations. Son discours s'accorde parfaitement avec notre théorie, qui voit dans les coutumes, dans les habitudes (*habitus*), historiquement définies, la source de l'identification ethnique.

Dans le cas du territoire de Poseidonia, l'accord entre théorie et données est beaucoup plus problématique. Pour toute la période grecque de la cité, entre le VI^e et V^e siècle, nous avons la certitude d'être en milieu grec et les déviations de ce modèle sont perçues comme un apport des communautés indigènes, formant une identité soit mixte soit grecque « barbarisée », comme diraient les anciens Grecs. La tombe du Plongeur, ainsi que les métopes de l'Héraion du Sele sont les exemples phares de cette mixité. C'est en analysant l'ensemble de données ainsi que les coutumes et l'expression de ces habitudes que l'on peut parler d'une identité Poseidoniate particulière.

Cependant quand on examine le cas de Poseidonia au IV^e siècle, notre théorie rencontre des obstacles plus difficiles à surmonter. La société lucanienne qui contrôle la cité est une communauté culturellement mixte, avec des éléments grecs

et indigènes mêlés : l'identité ethnique de la population de Poseidonia à cette époque n'est pas aisément définie. A la campagne et en particulier dans un petit sanctuaire de confins auquel on aimerait déterminer une appartenance ethnique ainsi qu'un rôle explicite, cette affirmation d'une ethnie précise est impossible à établir. En l'absence de plus de données, nous restons dans le flou, victimes des hypothèses non-vérifiables.

Pour conclure, il est important de signaler que nos théories modernes sont un instrument pour faire évoluer nos connaissances du monde antique, mais elles doivent être utilisées, comme les théoriciens eux-mêmes l'indiquent, avec beaucoup de prudence, dans la mesure où les données sont disponibles. Les modèles généraux ne nous garantissent pas une bonne interprétation à défaut d'une bonne connaissance du matériel archéologique et de l'existence d'un nombre important d'éléments de comparaison.

Références bibliographiques

AVAGLIANO, G. 1987. In *Città e territorio nelle colonie greche d'occidente: Paestum*, 1:35-36. Tarente - Naples: Istituto per la Storia e l'Archeologia della Magna Grecia.

CIPRIANI, M. 1989. *S. Nicola di albanella: Scavo di un santuario campestre nel territorio di poseidonia-paestum*. Rome: L'Erma di Bretschneider.

_____. 1994. « Postiglione: Materiali da un santuario rurale ai margini del territorio pestano ». *Apollo. Bollettino dei musei provinciali del Salernitano* X: 11-39.

_____. 2001. « Poseidonia », in E. GRECO (éd.), *Gli Achei e l'identità etnica degli Achei d'Occidente, Atti del Convegno Internazionale di Studi*, Paestum, Paestum-Athènes, 2002, p. 363-388.

DORATI, M. 2000. *Le storie di erodoto: Etnografia e racconto*. Pisa: Istituti Editoriali e Poligrafici Internazionali.

FUNARI, P. P. A., JONES, S., et HALL, M., eds. 1999. *Historical archaeology: Back from the edge*. (one world archaeology, 31). Londres: Routledge.

GASPARRI, D. 1989. « La fotointerpretazione archeologica nella ricerca storico-topografica sui territori di pontecagnano, paestum e velia ». *Annali dell'Istituto Universitario Orientale di Napoli, Sezioni di Archeologia e storia antica* 11: 253-265.

_____. 1990. « La fotointerpretazione archeologica nella ricerca storico-topografica sui territori di pontecagnano, paestum e velia ii ». *Annali dell'Istituto Universitario Orientale di Napoli, Sezioni di Archeologia e storia antica* 12: 229-238.

GRECO, E. 1974-1975. « Il teichos dei sibariti e le origini di poseidonia ». *Dialoghi di Archeologia* VIII: 104-115.

_____. 1982. « Non morire in città : Annotazioni sulla necropoli del "tuffatore" di poseidonia ». *Annali dell'Istituto Universitario Orientale di Napoli, Sezioni di Archeologia e storia antica*: 51-62.

_____. 1987. « La città e il territorio: Problemi di storia topografica », in *Poseidonia-Paestum, Atti del Convegno di Studi sulla Magna Grecia*, vol. XXVII, Tarente-Paestum, Naples, p. 471-499.

_____. 1996. « Porti della magna grecia. Topografia e storia ». In *La magna grecia e il mare. Studi di storia marittima*:175-178. Tarente.

GRECO, E. et THEODORESCU, D. 1996. « Città e territorio nel iv secolo ». In *Greci in occidente: Poseidonia e i lucani*, éd. M. CIPRIANI et F. LONGO. Naples.

GUY, M. 1990. « La costa, la laguna e l'insediamento di poseidonia-paestum ». In *Paestum. La città e il territorio*:67-77. Rome.

HARTOG, F. 2001. *Le miroir d'hérodote : Essai sur la représentation de l'autre*. Paris: Gallimard. Première édition, 1980.

JONES, S. 1997. *The archaeology of ethnicity. Constructing identities in the past and present*. Londres: Routledge.

LONGO, F. 1999. « Poseidonia ». In *La città greca antica: Istituzioni, società e forme urbane*, éd. E. GRECO:368-370. Rome.

MERTENS, D. 1993. *Der alte heratempel in paestum und die archaische bankunst in unteritalien*. Mainz am Rheim.

PONTRANDOLFO, A. 1996. « Poseidonia e le comunità miste del golfo di salerno ». In *I greci in occidente: Poseidonia e i lucani*, éd. M. CIPRIANI et F. LONGO:37-64. Naples.

PONTRANDOLFO, A. et ROUVERET, A. 1992. *Le tombe dipinte di paestum*. Modena.

_____. 1996. « Le necropoli urbani e il fenomeno delle tombe dipinte ». In *I greci in occidente: Poseidonia e i lucani*, éd. M. CIPRIANI et F. LONGO:159-183. Naples.

PONTRANDOLFO, A., ROUVERET, A., et CIPRIANI, M. 1998. *Le tombe dipinte di paestum*. Paestum: Fondazione Paestum.

ROUVERET, A. 1974. « La tombe du plongeur et les fresques étrusques : Témoignages sur la peinture grecque ». *Revue Archéologique* I: 15-32.

_____. 1976. « La peinture dans l'art funéraire : La tombe du plongeur à paestum ». In *Recherches sur les religions de l'italie antique*, éd. R. BLOCH:99-129. Genève: Librairie Droz.

_____. 1987. « Les langages figuratifs de la peinture funéraire paestane », in *Poseidonia-Paestum, Atti del XXVII Convegno di Studi sulla Magna Grecia*, Naples, Tarente-Naples, 1992, p. 267-315.